

## Le roman familial du schizophrène

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

**P**our David Cronenberg, l'histoire de **Spider** commence sans doute bien avant que Ralph Fiennes ne le contacte avec le scénario du film sous le bras. En fait tout a dû débiter à Cannes en 1999 alors que David Cronenberg, à la tête du jury, couronnait d'un double prix d'interprétation le second film controversé de Bruno Dumont, *L'Humanité*. Pour calmer l'ire, qui était grande, d'une bonne partie de la presse, Cronenberg justifia plus d'une fois son palmarès controversé, révélant par là une fascination sincère pour le travail ascétique de Dumont et la «performance» des non-comédiens Emmanuel Schotte et de Séverine Canele.

En effet, Dennis «Spider» Clegg (Fiennes), schizophrène, relève d'une même présence désubjectivée que celle de Pharaon de Winter. Regard absent, marmonnements égarés...: la présence totalement minimaliste, l'humanité réduite à sa plus simple expression, d'un homme à qui le langage échappe presque complètement, relève d'une gageure dramatique semblable à celle du film de Dumont. À cela s'ajoute aussi une ressemblance frappante dans les décors: ici un quartier ouvrier de Londres, là une banlieue du nord de la France, dont la grisaille et l'inhospitalité se valent bien...

Et **Spider** est aussi, à sa manière, un polar, un film qui invite le spectateur à jouer les détectives, à déchiffrer la scène d'un «crime», et cela, pour ainsi dire, à partir d'un témoignage unique et truqué. Le film se veut subjectif, entièrement soumis au comportement et aux visions obsessionnelles de «Spider», un comportement qui semble pousser dans l'antispectaculaire celui des «hommes insectes» qui arpentent depuis longtemps déjà l'imaginaire cronenberguien. Car **Spider**, c'est Bill Lee sans l'écriture et l'imagination dans *Naked Lunch*, c'est aussi, au rayon des portraits filmés de schizophrènes, David Helfgott (de *Shine*) sans sa virtuosité pianistique, c'est le héros d'*A Beautiful Mind* sans son don pour les mathématiques; c'est, en somme, un schizophrène dépourvu de toute prodigalité compensatrice qui lui permettrait malgré tout une forme de contact avec l'extérieur.

Dans cette absence de contact, **Spider** est donc livré à ses visions dont il faudra remonter le fil. Alors que les précédents Cronenberg relataient la progression d'une métamorphose inéluctable, **Spider** use d'une temporalité inversée et subjective. Lorsque, à l'ouverture du film, **Spider** sort d'une gare londonienne pour se rendre dans une «maison de réinsertion» installée dans le quartier de son enfance, la métamorphose a déjà eu lieu. **Spider** est schizophrène d'emblée et le film, dans une chronologie à rebrousse-temps voisine de celle de *Memento* ou d'*Irréversible*, remonte le fleuve de ses souvenirs pour révéler l'origine de sa schizophrénie. Autant dire qu'il s'agit, pour nous, de partir de l'opacité initiale du personnage pour remonter vers la clarté, de partir du symptôme, l'hallucination, pour décoder la «scène primitive» que ces distorsions tentent de masquer.

En fait, **Spider** se prête si bien à une lecture freudienne qu'il pourrait quasiment servir d'introduction à la psychanalyse des psychoses. Mécanismes de l'hallucination, «fixation prédisposante» du schizophrène à un souvenir d'enfance, «non-assimilation de la castration», «régression de la libido à un stade narcissique»...: dans **Spider**, la genèse de la schizophrénie est abordée avec une précision clinique qui n'a d'égale que la présence même de **Spider**, schizophrène type, avec ses problèmes de langage, son extrême repli sur soi, ses «visions», même si cette exactitude clinique paie parfois le prix d'une démonstration trop appuyée. Le parcours de **Spider** sur les lieux de son enfance et de sa mémoire, trafiqués par les artifices de son imagination, relève d'une analyse manquée; en se faisant l'écran de ses hallucinations, le film nous installe moins «dans la tête de **Spider**» qu'à la place privilégiée d'un analyste télépathe, capable de «faire du sens» à partir des obsessions de **Spider** là où ce dernier s'en trouve, au début comme à la fin, prisonnier.

On découvre alors, au fil des déambulations de **Spider** sur les lieux de son enfance et de sa

### **Spider**

35 mm / coul. / 98 min /  
2002 / fict. / Canada-France

**Réal.:** David Cronenberg  
**Scén.:** Patrick McGrath,  
d'après son roman  
**Image:** Peter Suschitzky  
**Son:** Christian T. Cooke  
et Tony Currie  
**Mus.:** Howard Shore  
**Mont.:** Ronald Sanders  
**Prod.:** Artist Independent  
Network, CBL et Capitol  
Films  
**Dist.:** Alliance Atlantis  
Vivafilm  
**Int.:** Ralph Fiennes,  
Miranda Richardson,  
Gabriel Byrne, Bradley  
Hall, Lynn Redgrave